

**Interview de l’auteur et réalisatrice de film Sophie Kotanyi  
par Dr. Ilse Schimpf-Herken - Paulo Freire Institut de l’INA- Berlin**

Le film „EspritsCorps“ fut réalisé par Sophie Kotanyi, réalisatrice européenne, avec le producteur Camilo Sousa (COOPIMAGEM, Maputo), filmé par une équipe Mozambicaine. Le film fut destiné en premier lieu pour une diffusion au Mozambique. Il donne la parole aux guérisseurs des deux genres qui expliquent leurs modes de traitement des désordres psychosociaux après la guerre qui sont documentés dans le film. Il s’agit d’expliquer le comment et le pourquoi des pratiques dites traditionnelles. Le film traite une thématique qui fut ostracisée durant des années au Mozambique après l’indépendance et qui reste officiellement une thématique sensible, bien que cette médecine soit utilisée par la majorité de la population.

**Quel est le contexte historique de la production de ce film au Mozambique ?**

Associée aux autres structures traditionnelles encore très vivantes au Mozambique, la médecine traditionnelle fut opprimée au nom du progrès après l’indépendance par le gouvernement socialiste et ses structures ont été alors marginalisées et combattues activement. Le mouvement de la *Renamo* (1) qui luttait contre ce gouvernement utilisa cette situation politique en coopérant avec les structures traditionnelles. Ainsi, pour le pouvoir de la *Frelimo* (2), ceux qui soutenaient les structures traditionnelles étaient automatiquement considérés comme alliés de la *Renamo*.

Cette lutte contre les bases culturelles fondamentales valides pour une grande partie des Mozambicains du centre et du nord du pays (avec les rites d’initiation des jeunes, les rituels au long de la vie, traitements traditionnels en santé et le rôle prépondérant des chefs traditionnels des communautés etc.) fut un des éléments constitutifs d’une guerre civile de 15 ans qui prit fin en 1992. A la suite des élections, c’est la *Frelimo* qui gagna, et qui est jusqu’à ce jour au pouvoir. Depuis 2003 une ouverture officielle vis-à-vis du monde traditionnel est perceptible au Mozambique, suite à l’adoption d’une nouvelle loi reconnaissant les structures locales du pouvoir traditionnel des chefs dit coutumiers.

En 1997/98, lorsque j’ai entrepris les recherches pour préparer ce film, et en 1999 lors du 1<sup>er</sup> tournage, le pays était encore sous le poids de la peur post-coloniale. Les guérisseuses et guérisseurs avaient peur de s’exprimer et les fonctionnaires de l’État craignaient de prendre position sur ces questions.

A cela s’ajoutait la difficulté, courante en Afrique, liée au fait que le personnel médical des services de santé, formé suivant des principes scientifiques occidentaux, n’a pas appris à analyser en des termes scientifiques ce que les tradipraticiens de leur pays pratiquent. On leur a enseigné que ces pratiques se réduisent à de simples superstitions, alors que nombreux d’entre eux, (tout comme bien des politiciens) les utilisent en cachette.

Les deux mondes existent en parallèle; la majorité des gens n’a souvent pas d’autre médecine accessible dans sa proximité physique que la médecine dite traditionnelle. Nombreux sont ceux qui, ayant accès à la biomédecine (basée sur la biologie), utilisent parallèlement la médecine traditionnelle qui couvre des besoins qui ne sont pas couverts par la médecine des hôpitaux et des postes de santé.

Le Mozambique est donc marqué par un clivage entre ces deux mondes appelés „moderne“ et «traditionnel». «**EspritsCorps**» fut réalisé afin de promouvoir un dialogue entre ces deux mondes, et est conçu comme un contrepoids envers ce clivage aliénant pour les Mozambicains.

**Pourquoi vous, une réalisatrice européenne, avez-vous réalisé ce film pour le Mozambique ?**

Compte tenu de cet arrière fond historique, je pouvais, en tant que réalisatrice étrangère approcher cette thématique plus librement qu’un réalisateur Mozambicain. Les Mozambicains pensaient que les guérisseurs ne seraient pas prêts à révéler et à expliquer dans un film leurs formes de traitements. Mais,

---

(1) *Renamo*: Mouvement formé après l’indépendance au Mozambique; lutte contre le parti au pouvoir avec le soutien de l’Afrique du Sud à l’époque de l’Apartheid.

(2) *Frelimo*: Mouvement de libération du Mozambique formé à l’époque coloniale quand il commença la lutte armée. Au pouvoir au Mozambique depuis l’indépendance, pouvoir confirmé à chaque élections depuis l’indépendance.

en fait, ils et elles ont eu à cœur de me montrer et me faire comprendre leur principes, me montrant et expliquant volontiers leurs pratiques. Ils étaient en fait touchés par le respect que je leur ai témoigné et espéraient pouvoir toucher, par le biais du film, les structures médicales officielles et les amener à s’ouvrir au dialogue auquel, pour leur part, ils aspirent.

Vu que ce furent des «blancs» qui ont commencé la «démonisation» de leur médecine dite traditionnelle, ils pensaient que pour vouloir faire ce film, moi, une blanche, je devais avoir réellement, une vision différente. Mais il m’a fallu me placer en arrière plan, sans apparaître dans le film, afin de ne pas déranger le public Mozambicain, évitant d’attirer l’attention sur moi. Une approche que un cinéaste comme Jean Rouch déplorerait, certainement. Mais ce fut nécessaire.

La diffusion intensive de ce film au Mozambique au cours de l’année 2003, a montré que le film exprime ce qui fut interdit pendant trop longtemps, et cette reconnaissance de ces valeurs dites traditionnelles qui furent souvent sous-estimées suscita chez les spectateurs une joie. Mais les projections et débats ont aussi montré que même si les gens avaient moins de peur, les deux mondes connaissent encore bien des difficultés de dialogue et plus encore de difficultés de coopération.

**Pourquoi n’interpellez-vous pas les malades dans le film?**

Ce sont les membres des familles des malades qui parlent traditionnellement, prenant compte pour le malade du contact avec le monde extérieur auquel le guérisseur ou devin appartient. Le film respecte cette convention qui protège le malade. Le film montre le traitement de femmes traumatisées suite à la guerre civile; il fallait aussi protéger ces femmes contre de nouveaux traumatismes dus au tournage. Contrairement au cinéma documentaire que j’apprécie où l’on donne directement la parole aux personnes concernées, il fallait ici respecter les conventions traditionnelles, qui installent une distance entre l’extérieur et le malade, le protégeant ainsi.

**Pourquoi montrez-vous si brièvement les rituels? Cela ne correspond pas à la tradition du film ethnographique qui explore en général tends à montrer en détail les rituels?**

Après l’indépendance, le Mozambique, a connu une production de films abondante. Comme alternative aux films de propagande officiels, les réalisateurs ont créé le genre du documentaire dramatique, qui raconte des histoires préparées et mises en scène avec les personnes concernées elles-mêmes sous forme de « docu-drames ». Pour un réalisateur local, la réalisation d’un documentaire fondé sur la traduction méticuleuse des sons originaux mis en avant plan, est une approche étrange et peu praticable (trop onéreuse). Le film ethnographique à la Jean Rouch est en général considéré comme une forme étrangère qui met l’exotique en avant plan.

Ce film étant conçu pour une diffusion au Mozambique, il fallait, au montage, limiter la durée d’observation des rituels, afin de ne pas provoquer l’impatience d’un certain public prétendant connaître tout cela. Ce qui est connu ne devant qu’être insinué, sans trop insister. Cela est lié au contexte historique dont nous avons parlé plus haut.

**Qu’est ce qui est important pour vous, quand vous montrez ce film à un public non Africain?**

«EspritsCorps» donne une occasion d’avoir une vue sur la compréhension Africaine de l’approche de la maladie, ses formes de traitement possibles et des notions de bien-être. Ce film n’est pas, pour moi, un appel à l’imitation en Europe ne cherchant pas à livrer des «recettes» alternatives provenant de méthodes de traitement traditionnelles pratiquées dans la modernité actuelle en Afrique.

Il s’agit de formes africaines de traitement, qui dépendent de ce contexte culturel et social spécifique. Le dialogue avec de telles visions du bien-être et de la maladie et de leurs traitements peut nous permettre de vérifier nos propres pratiques, sans pour autant devoir les imiter. Pouvoir jeter un regard sur nos pratiques sous l’impression d’une forte altérité, cela permet des réflexions sans devoir immédiatement «fonctionnaliser» ces autres pratiques.

---

**Interview menée par Ilse Schimpf-Herken de l’Institut Paulo Freire Institut de l’Académie International (INA) avec Sophie Kotanyi, Berlin, 16.12.2004**